

Walter BURKERT, *La religion grecque à l'époque archaïque et classique*. Traduction et mise à jour bibliographique par Pierre Bonnechère (Antiquités. Synthèses, 13), Paris, Picard, 2011, 17 x 24, 477 p., br. EUR 61, ISBN 978-2-7084-0906-4.

L'ouvrage de W. Burkert sur la religion grecque, paru initialement en 1977 en allemand sous le titre *Griechische Religion der archaischen und klassischen Epoche* (voir la recension de L. Renard, dans *LEC XLVI* [1978], p. 169-170), s'est vite imposé comme le manuel de référence pour tous ceux, étudiant ou chercheur, qui se penchent sur le système religieux de la Grèce ancienne. La traduction en 1985 en anglais de l'ouvrage de cet éminent spécialiste de la religion grecque fit encore accroître son retentissement dans la communauté scientifique internationale. — Pour rappel, et sans revenir sur tous ses mérites, cette véritable somme, qui allie heureusement érudition et esprit de synthèse, est consacrée en grande partie à la religion grecque aux périodes archaïque et classique, comme l'indique le titre, mais une soixantaine de pages y traitent aussi de la religion aux époques minoenne et mycénienne. L'A. s'appuie évidemment sur les textes, les légendes, mais aussi sur les découvertes archéologiques, l'iconographie, etc., tout en faisant appel à la philosophie ou en se tournant vers les civilisations orientales, quand elles peuvent apporter un éclairage sur la religion grecque. — On ne peut dès lors que saluer l'initiative de P. Bonnechère, qui a enfin fourni au public francophone une édition française du meilleur traité actuel sur la religion grecque. L'expérience montre en effet que le milieu scientifique français, et en particulier les étudiants, est peu enclin à consulter des ouvrages rédigés dans une langue autre que sa langue maternelle. Il a donc longtemps ignoré cet ouvrage et même jusqu'au nom de W. Burkert ! La traduction de P. Bonnechère se fonde sur la récente seconde édition allemande de l'ouvrage, revue et augmentée par l'auteur (par exemple, la section sur la magie). P. Bonnechère a également contribué à enrichir l'édition française en l'augmentant d'une considérable mise à jour bibliographique d'un millier de références récentes. La traduction française de la *Griechische Religion* constitue en quelque sorte l'état le plus à jour du travail de W. Burkert. — Agréable à lire, malgré un texte dense, cet ouvrage, maintenant mis à la disposition du public francophone, restera encore longtemps un instrument de travail incontournable pour quiconque s'intéresse à la religion grecque.

J. VANSCHOONWINKEL.

Charles DOYEN, *Poséidon souverain. Contribution à l'histoire religieuse de la Grèce mycénienne et archaïque* (Mémoires de la Classe des Lettres. Collection in-8°, 3<sup>e</sup> série, 55), Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2011, 16 x 24.5, 391 p., br. EUR 28, ISBN 978-2-8031-0279-2.

Le programme de recherche à l'origine de cet ouvrage qui est la version remaniée de la thèse de doctorat de Charles Doyen, soutenue en 2009 sous la direction conjointe de Lambert Isebaert et de Patrick Marchetti, était ambitieux de l'aveu de l'auteur lui-même. L'introduction en précise les objectifs, à savoir « établir la généalogie de la religion grecque propre aux nouvelles formes de vie sociale de l'époque archaïque, et tout particulièrement celle de la religion civique ». À défaut de pouvoir traiter l'ensemble des panthéons archaïques et d'étudier dans les systèmes de pensée grecs de cette époque « la synthèse d'un héritage religieux mycénien et de mythes orientaux repensés » (p. 17), Ch. Doyen s'est orienté vers l'étude d'un cas de figure tout à fait approprié à son dessein, Poséidon, dont le « déclin » d'une position prééminente dans le panthéon mycénien à une position « inférieure » dans les systèmes religieux de l'âge archaïque – au bénéfice tantôt de Zeus homérico-hésiodique tantôt d'autres figures divines (Athéna, Héra) dans les contextes représentés par l'occupation des positions culturelles majeures dans des panthéons régionaux (Athènes, Argos) –, illustre les particularités de l'idéologie sociale et de la religion archaïques, surtout quand on voit

les aspects de Poséidon retenus par l'A., sa puissance paternelle à vocation universelle et son pouvoir souverain. — L'approche est résolument philologique et historique : « sans schéma préconçu ni esprit d'école » (p. 19), priorité est donnée aux témoignages textuels, depuis les tablettes mycéniennes en linéaire B (notamment de Pylos) et les sources mythologiques strictement contemporaines des traditions du Proche-Orient des XIII<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> s., jusqu'aux productions littéraires grecques, d'Homère à Bacchylide. Ce parcours documentaire dont Ch. Doyen est attentif à replacer les témoignages souvent hétéroclites dans un contexte historique explique aussi la structure du livre divisé en trois sections : on part du « Poséidon archaïque » (p. 31-117) pour remonter au « Poséidon mycénien » (p. 119-263) et aboutir à une synthèse où la dimension comparatiste de l'enquête prend sa pleine mesure (« Panthéons grecs, panthéons orientaux », p. 265-332). Ch. Doyen s'impose une méthode stricte, chaque « état » de Poséidon étant étudié dans un chapitre particulier auquel il donne son nom, chaque élément faisant l'objet d'une analyse minutieuse. — Au cœur du monde grec archaïque, Ch. Doyen commence avec l'acropole athénienne et propose une lecture diachronique des deux légendes civiques principales liées à ce lieu sensible à bien des égards : celle de la dispute de Poséidon et Athéna pour la possession de l'Attique et celle de la naissance d'Érichthonios. Ce dernier mythe conserve, selon l'A., des vestiges d'un mythe primitif centré sur Poséidon-généiteur de figures chevalines issues de son union avec une parèdre chthonienne locale (Agraulos-Aglauros, dans le cas d'Érichthonios), auquel on a préféré celui de l'enfantement du premier Athénien par la terre même de l'Attique fécondée par la semence d'Héphaïstos qui sera élevé par Athéna dans son sanctuaire. D'où le statut de mère légitime (bien qu'adoptive) de la déesse, lequel l'emporterait sur le statut de généiteur de Poséidon, ce qui rejoint la leçon de l'autre légende forgée autour de l'acropole, celle de la querelle entre les deux dieux sur leurs droits respectifs sur cet endroit névralgique de la topographie religieuse de la future Athènes, querelle remportée par Athéna en dépit de l'antériorité du geste « fondateur » de Poséidon. Le sommet est atteint par la métamorphose ou, plus précisément, par le dédoublement subi par Érichthonios lui-même qui, de cheval divin issu de Poséidon devient l'enfant-serpent engendré par la Terre et adopté par Athéna Poliade à titre de parèdre. Comment expliquer cette volonté d'évincer, à travers un véritable mouvement de réélaboration progressive des mythes, autant la paternité que la souveraineté de Poséidon, sinon par l'idéologie politique d'une cité policée qui s'efforce par tous les moyens de plier les mythes reliés à son identité au schéma civique ? Autochthonie oblige, sans doute... À des fins politiques, également, on écarte tout élément qui relève du spectre de la sauvagerie et de l'animalité, donc du recul de la civilisation. — La richesse de l'information qui nourrit les différents développements auxquels prête cette lecture des deux légendes concernant l'acropole athénienne s'appuie sur la convocation de sources variées, littéraires, épigraphiques et iconographiques, de l'époque archaïque au monde hellénistique et romain : à titre d'exemple, l'étude comparative de certaines traditions mythiques locales où Poséidon Hippios (rapproché, dans le sillage de F. Schachermeyr, de Poséidon Hippios) apparaît au titre de père naturel d'autres chevaux divins (Ar[é]lion en Arcadie et Bœtie, Skyphios en Thessalie et Attique, Pégase à Corinthe) ou celle des vestiges de naissances chevalines en Attique (le mythe d'Hallirhothios, à Athènes ou celui d'Hippochoôn, à Éleusis, ceux de Cercyôn, en Arcadie et de Cychreus, à Salamine qui trouvent leur synthèse dans la figure de Cécrops de l'Acropole athénienne, lieu de convergence des axes qui relie Salamine et Éleusis, Phalère et Sciron, donc pôle de la complémentarité fonctionnelle d'Athéna Skiras et de Poséidon) fourmillent d'analogies saisissantes entre des traditions aussi diverses. L'état de la documentation oblige l'A. à recourir à des méthodes de recherche parallèles et à des témoignages tardifs, parfois plus loquaces que les sources archaïques proprement dites. Le seul bémol de ce foisonnant itinéraire documentaire vient moins de l'appel à des sources chronologiquement très dispersées que de leur confrontation, opérée parfois imprudemment, avec les sources archaïques et leur code spécifique. — Au contraire, le deuxième chapitre s'appuie sur des sources principalement littéraires et archaïques – en mésestimant pourtant les données culturelles – et tente de rendre compte des

façons de concevoir la société des dieux et ses rapports avec celle des hommes, telles qu'elles se sont développées à cette époque. Et ce, à travers l'analyse comparée des manières dont ont été façonnées les figures divines de Zeus et de Poséidon et des modèles de souveraineté qu'ils exercent, chacun à sa manière, en termes de  $\mu\eta\tau\iota\varsigma$ ,  $\beta\eta$  /  $\kappa\rho\acute{\alpha}\tau\omicron\varsigma$ ,  $\theta\acute{\epsilon}\mu\iota\varsigma$ , les trois qualités essentielles. Au-delà des relations conflictuelles entre les deux frères, Ch. Doyen réussit à montrer le caractère fondamentalement incompatible de Poséidon et de sa façon d'envisager la question de la souveraineté avec l'ordre religieux, à la fois cosmique et social, instauré et promu par le règne de Zeus. — Il faut regarder en arrière, vers la Pylos mycénienne du début du XIII<sup>e</sup> s. av J.-C. pour retrouver Poséidon au sommet de son autorité et de sa prééminence sociale, car destinataire privilégié des impositions foncières et bénéficiaire de respectueux honneurs. Afin de « mieux définir les rapports qu'entretiennent Poséidon et le souverain pylien autour de la propriété terrienne » (p. 121), Ch. Doyen questionne les tablettes en linéaire B de Pylos (la série Es et Er), quoique ces extraits cadastraux et fiscaux soient elliptiques et stéréotypés et qu'ils comportent bien de termes dont la signification est difficile à établir (*di-wi-je-u*, *sa-ra-pe-da*, *e-ke-ra<sub>2</sub>-wo*, *ko-to-na ki-ti-me-na*, *ke-ke-me-na ko-to-na*, *ka-ma*, *e-re-mi-jo*, *wo-ro-ki-ne-jo*, etc.) et donne lieu à de nombreuses conjectures étymologiques et à de rigoureuses analyses, dont on relèvera notamment celles autour de *wanax*, *lawagetas*, *damos*. La série Fr des tablettes de Pylos fournit trois mentions du nom de Poséidon, à l'occasion de la fête des *pa-ki-ja-n-ia* (ou au cours du mois homonyme), lors d'une cérémonie de (théo)xénie / « lectisterne » et d'une fête des Wanassa : l'examen de ces trois inscriptions, éclairé par l'analyse de dix-sept autres textes appartenant à la même série, permet d'extraire des informations à portée religieuse concernant des festivals mycéniens au cours desquels Poséidon était honoré et recevait, auprès du *wanax* et d'autres divinités, des offrandes d'huile parfumée (p. 224 pour le tableau de synthèse). — L'étude de la tablette Tn 316, document exceptionnellement riche, s'ouvre sur une analyse philologique du terme *po-ro-wi-to*, l'intitulé de la tablette, qui désignerait, selon Doyen, un acte rituel particulier, probablement l'offrande préliminaire à une célébration, comparable à l' $\acute{\alpha}\pi\alpha\rho\chi\eta$ . Poséidon y est particulièrement mis à l'honneur, s'y ajoutent d'autres dieux du panthéon pylien à titre de bénéficiaires des offrandes : Potnia, *ma-na-sa*, Posidaheia « Celle qui appartient à Poséidon », Trisheron (dans le *pa-ki-ja-na*, canton de Pylos et siège du sanctuaire de Potnia) ; Poséidon, *qo-wi-ja-na* et *ko-ma-we-te-ja* (dans le sanctuaire de Poséidon) ; *pe-re-82*, Iphémédia, Diwya et Hermès (honorés, à l'exception de ce dernier, dans leurs propres sanctuaires) ; Zeus, Héra et *di-ri-mi-jo* (dans le sanctuaire de Zeus). — La troisième section de l'ouvrage passe en revue, dans un premier temps, les fonctions du Poséidon pylien : dieu majeur occupant une place de choix dans l'idéologie royale mycénienne et une position prééminente à l'intérieur de la structure palatiale, dans ses relations étroites avec le *wanax* et les élites, en relation directe avec le *pa-ki-ja-na* (canton de Pylos qui aurait fait office de sanctuaire de Poséidon et non pas de Potnia), dieu relié étroitement à la terre et à la propriété foncière, récipiendaire privilégié autant d'impôts fonciers que d'offrandes, patron des banquets sacrés, en somme, « souverain en exercice ». Tel tableau, même s'il est particulier et local, permet de mesurer l'écart entre un Poséidon « mycénien » – dieu d'importance majeure, sans doute, du moins à Pylos, mais pas nécessairement le plus important, même dans le panthéon pylien – et le Poséidon archaïque (littéraire et athénien) : on cerne mieux ainsi le processus complexe par lequel, d'une part, Poséidon a été relégué au second plan par rapport à la suprématie paradigmatique acquise par le Zeus archaïque au niveau panhellénique après la chute des palais, d'autre part, il a été écarté au niveau local de ses anciennes fonctions – voir le cas de l'Acropole athénienne développé dans la première section – et ce, même s'il continue d'être honoré dans les cultes et les rites. — Le portrait particulier du Poséidon pylien à lui seul ne saurait pas cependant expliquer la position qu'occupe le dieu dans tout panthéon et toute société de tout palais mycénien de la Grèce continentale. C'est pour cela que dans le dernier chapitre de son ouvrage Ch. Doyen recourt à une comparaison instructive avec les modèles de souveraineté divine développés dans les traditions proche-orientales contemporaines

des Mycéniens (ougaritique, hittito-hourrite, babylonienne). Alors est soulignée l'analogie entre les affinités manifestes de Poséidon Hippios / Tauréos avec le cheval / le taureau et l'association de la royauté au cheval dans deux traditions non mycéniennes, l'une d'origine indo-européenne qui connote le cheval d'animal royal par excellence, magnifiant la puissance royale ou incarnant le souverain lui-même, l'autre, attestée au Proche-Orient, qui présente les dieux souverains sous des traits taurins. Il s'ensuit une étude comparative entre deux schémas liés au thème de la souveraineté divine et de la succession royale : celui de la « royauté par exclusion », présent dans le *Chant de Kumarbi* et dans la *Théogonie* d'Hésiode, d'où les homologues entre Anu / Ouranos, Kumarbi / Cronos, le dieu de l'Orage / Zeus, et celui de la « royauté par coexistence », présent dans la tradition mythologique ougaritique (le *Mythe des dieux gracieux*, le *Cycle de Ba'al*, la *Légende d'Aghat*, le *Cycle de Keret*), là le modèle des rapports entre le dieu-père El et son fils Ba'al est à rapprocher, selon Ch. Doyen, du couple Poséidon / Zeus dans le système religieux mycénien. Poséidon, apparenté à El en vertu de leur statut de géniteurs divins et de leurs affinités avec le taureau, aurait été un dieu ancien, père et roi des dieux et des hommes ; c'est lui qui aurait installé sur le trône divin Zeus, son fils, semblable à Ba'al en vertu de leur fonction de dieux de l'orage. Après le déclin du système palatial et les profondes mutations qui en ont découlé, l'autorité de Zeus serait devenue plus apte à répondre aux nouvelles valeurs sociales et politiques, Poséidon n'y trouvant plus sa place, ni le type de souveraineté qui était le sien. Le modèle binaire de la « royauté par coexistence » entre les dieux père et fils aurait ainsi été remplacé par un modèle ternaire de succession, d'assujettissement et de partage, lequel met en jeu Cronos comme père de deux, voire trois, frères inégaux, la triade des domaines impartis à Poséidon, Zeus et Hadès évoquant en outre les positions de Yam, Môt et Ba'al, telles qu'elles apparaissent dans le *Cycle de Ba'al*. — La « Conclusion générale » rejoint les chapitres précédents, mais contraint Ch. Doyen à des répétitions, car il y reprend les analyses ponctuelles et les questions principales de sa démonstration. Le lecteur pourrait même s'en passer, tellement le procédé est bien assumé tout au long de l'ouvrage. On pourrait reprocher, en fait, à l'A. de vouloir trop prouver – conséquence de la dominance de l'approche philologique peut-être –, alors que l'on souhaiterait une conceptualisation plus approfondie. On peut regretter, notamment dans les remarques qui concluent l'ouvrage, la trop grande quantité d'analyses de détail au détriment de synthèses éclairantes ; cela empêche une ouverture qui, à partir des points forts de l'ambitieux programme à l'origine de cette recherche, permettrait de jeter des ponts vers d'autres pistes. – Gabriela CURSARU.

Claude RAMBAUX, *La Genèse du judaïsme et du christianisme. Les faits et les problèmes dans leur contexte historique* (Collection Latomus, 332), Bruxelles, Latomus, 2011, 16 x 24, 448 p., br. EUR 72, ISBN 978-2-87031273-5.

L'ampleur du propos n'est pas seulement chronologique – plus de trois mille ans d'histoire –, ni seulement comparatif et contextuel – situer la formation de ces deux religions dans leur environnement et leurs enracinements –, mais aussi herméneutique, car l'A. entend rendre compte de l'émergence progressive de leurs spécificités et, ce faisant, discerner ce qui, d'étape en étape, d'influences, de convergences ou de compatibilités en résistances, manifeste l'essence de leur originalité. Le parti pris est cependant tout historique, fondé sur les principes, a priori non théologiques, de l'histoire des religions. C'est ainsi que, alimenté par une érudition considérable (2849 notes de bas de page ; 37 pages serrées de bibliographie), cet énorme travail, qui ne cède jamais aux facilités de la pure description et garde constamment en vue la nature et la finalité de son propos, donne un aperçu documenté et argumenté de la naissance du judaïsme puis du christianisme, en se fiant exclusivement aux vraisemblances et aux attestations que l'esprit critique appliqué au sens strictement littéral des textes, à l'archéologie et, à tout le bagage historique et scientifique accumulé par la science